

La Frontière n'a pas de limites

Bertrand-F. GÉRARD*

“ *Indian, Indian what did you die for ? Indian says, nothing at all* ”.

Jim MORRISON, 1988

De nombreux auteurs nord-américains s'intéressent aux crises urbaines actuelles. Ils considèrent généralement qu'il s'agit là d'un nouveau défi lancé à la société civile : ces crises relèveraient certes de décisions politiques¹, mais surtout de la capacité du corps social (*the Nation*) à retrouver l'esprit de la « Frontière » (*Frontier*)² pour affronter ce nouveau genre d'« espaces sauvages » (*wilderness*) que représentent l'économie de la drogue et ses conséquences sociales, le culte de la violence, le chômage, le caractère incontrôlable de l'immigration, la pollution, etc. L'Amérique aurait à reconquérir son propre espace et à le structurer suivant de nouvelles formes de territorialité. Selon Joël GARREAU (1988), il s'agirait de prendre acte de l'émergence d'une nouvelle socioculture, en prise sur le XXI^e siècle.

Lors du procès qui suivit l'agression extrêmement violente dont avait été victime « la joggeuse de Central Park » (New York, 1989), les prévenus, de jeunes *Blacks* et *Latinos*, ont évoqué le *wilding* : non pas la « fureur de vivre », autoréférentielle et autodestructrice, illustrée par James Dean, mais la rage de détruire, la violence libératoire qui ne peut s'exercer qu'à l'encontre d'un autre pris au hasard. Cette attitude ressort bien de la terrible autobiographie de Monster Kody SCOTT (1993), où l'on voit apparaître l'omniprésence

* Anthropologue Orstom, 213, rue La Fayette, 75480 Paris cedex 10.

¹ Cf. les nombreux débats autour du NAFTA (*North American Free Trade Agreement*) ou le *Health Care Plan*.

² Pour désigner cette entité que ne saurait traduire le seul mot français de frontière, j'ai choisi de l'ériger en nom propre et de l'écrire avec une majuscule. Il en ira de même pour toute les expressions (Rêve Américain, Destin Providentiel, Vieux Sage, etc.) dont le sens dépasse celui des noms communs.

de cette violence, sa manière de structurer la vie quotidienne des jeunes dans certains quartiers de Los Angeles. Aux États-Unis, beaucoup de jeunes vivent dans un climat d'insécurité endémique qu'ils considèrent comme un défi, une aventure non dépourvue de beauté ni d'attrait : faire connaître puis valoir son nom, le grandir par une réputation méritée de violence n'est pas une tâche moins exaltante, à leurs yeux, que de créer et de promouvoir le nom d'une entreprise...

Des lignes de partage séparent aujourd'hui l'ordre moral, que garantissent les institutions, d'une réalité sociale sur laquelle le « Mode de vie et le Rêve Américain » (*American Way, American Dream*) n'exercent plus leur emprise. Chômage, problèmes de protection sociale, échec du système judiciaire et des dispositifs policiers à enrayer la croissance de la criminalité, mais aussi multiplication des revendications identitaires : ces lignes lézardent l'espace autrefois plus compact de la société civile³. Harlem (New York) ou South Central (Los Angeles) deviennent alors le pendant « sauvage » (hors contrôle) des technopoles modernes — les *Edge Cities* de GARREAU (*op. cit.*) — qui représentent la pointe d'un univers planifié en plein développement. Cette rencontre entre deux univers complémentaires mais opposés définirait une « Nouvelle Frontière » (*New Frontier*) comme autrefois les établissements pionniers (*settled areas*) s'opposaient au pays des Indiens et aux espaces sauvages.

Cet article se propose de mettre en évidence, dans un premier temps, les différentes connotations du terme de Frontière sur les trois principaux registres qui peuvent lui être associés : la colonisation, la figure emblématique de l'Indien mort et le projet de société que véhicule aujourd'hui l'évocation de ce terme. Ce parcours accompli, on verra comment, appliqué au Nouveau Monde, le mot de Frontière vient nommer une idéologie capable de prendre en charge le Rêve Américain de l'immigrant quand ce dernier a perdu la possibilité de se nourrir de sa culture d'origine. L'acte de naissance de cette idéologie en 1893 (conférence de F. J. Turner à l'Association américaine d'Histoire) sera donc ici l'événement de référence.

³ Il semble que l'échec subi par l'Amérique dans le conflit vietnamien et les crises économiques qui se sont succédé depuis lors aient suscité puis entretenu un pessimisme ambiant quant aux possibilités de réaliser le Rêve Américain. Ce constat se surcharge aujourd'hui des perspectives fort douloureuses et inquiétantes associées à la pandémie de Sida.

LES CONNOTATIONS DE LA FRONTIÈRE

La colonisation

L'histoire de la colonisation des territoires qui constituent les États-Unis est assez connue pour que je n'en souligne ici que les traits susceptibles d'éclairer mon propos. Le peuplement de ce qui allait devenir les treize colonies d'Amérique s'est déployé le long du rivage atlantique, de la Virginie vers la Nouvelle-Écosse. Pour le migrant, franchir cette ligne littorale et venir s'établir sur le nouveau continent signifiait alors tout à la fois rompre avec le passé, avec les institutions de la vieille Europe et les traditions familiales de ceux laissés au pays, et perdre tout lien physique avec la terre d'origine. Cette ligne faisait bord : coupure dans le réel. La conséquence première d'une telle décision était que le migrant devenait par là même un pionnier destiné à conquérir et civiliser un monde qui lui apparaissait comme une nouvelle terre promise. Certes, nombre de témoignages et de récits nous restituent une réalité extrêmement dure : pas assez toutefois pour ébranler l'espoir né du Rêve Américain et la certitude du « Destin Providentiel » (*Manifest destiny*)⁴ de l'Amérique. Pour définir le territoire toujours en expansion des États-Unis, la limite naturelle que le rivage donnait aux colonies fut inévitablement complétée d'un dispositif de deux ordres. Au nord et au sud, furent établies ou renégociées des limites politiques entre les territoires américains et ceux contrôlés par la Grande-Bretagne et l'Espagne (puis le Canada et le Mexique). Forte (Nouvelle-France) ou relativement diffuse (Louisiane), la présence française détermina des possessions qui, semble-t-il, furent davantage considérées comme une partie des espaces sauvages à conquérir que comme des colonies bien identifiées. Mais le propre de ces limites territoriales était d'être négociables : elles relevaient d'accords internationaux. À l'ouest, en revanche, s'étendaient les territoires indiens considérés comme des espaces sauvages séparés des établissements américains par une ligne qui, elle, ne faisait pas bord, car toujours franchissable et toujours franche : la Frontière. Cette ligne, qui correspond à ce que l'on appellerait aujourd'hui un « front pionnier », fut à l'origine définie sur une base géomorphologique. La couronne d'Angleterre l'avait placée au niveau du partage des eaux sur les Alleghenies ; l'Amérique indépendante la situa sur le Mississippi. Par la suite, cette Frontière recula toujours plus loin vers l'ouest, avant de s'effacer, jusqu'à cesser d'exister en 1890, selon une déclaration du directeur du recensement :

⁴ La traduction adoptée ici est celle de MARIENSTRAS (1976).

« *Up to and including 1880 the country had a frontier of settlement, but at present the unsettled area has been so broken into by isolated bodies of settlement that there can hardly be said to be a frontier line* » (JACOBS, in TURNER, 1986).

C'était là, en fait, un constat objectif qui notait le quasi-achèvement de l'extension territoriale des États-Unis sur le continent nord-américain. Les Indiens vivaient désormais dans des réserves placées sous le contrôle des États ou des autorités fédérales, et il fut admis qu'ils ne représentaient plus qu'une « race » en voie d'extinction. Or, trois ans plus tard, Frederick Jackson Turner prononçait à Chicago une conférence intitulée « *The Significance of the Frontier in American History* », qui fut reçue comme une déclaration fondatrice et l'explication ultime du Destin Providentiel de l'Amérique. Il s'agit là pourtant, à mon sens, d'un texte relativement pauvre ; mais il faut bien constater qu'il est encore aujourd'hui très fréquemment cité comme l'un des textes les plus pertinents pour rendre compte des valeurs inhérentes de l'Amérique en tant qu'univers achevé et que projet. D'où ce texte tire-t-il une telle puissance d'évocation des valeurs fondatrices de l'Amérique, une telle capacité d'invoquer son destin ?

L'Indien mort

Les treize colonies qui donnèrent naissance aux États-Unis d'Amérique furent fondées sur les principes moraux de communautés religieuses. Ces communautés s'étaient constituées en réaction aux événements européens de l'époque, pour établir en Amérique un monde nouveau plus proche d'un christianisme supposé originel. Le christianisme, sous toutes ses formes, invoque la notion de fraternité ; dans ses variantes anglo-saxonnes ou germaniques, *the brotherhood* implique en outre l'appartenance à une communauté humaine unie dans une même foi. Or, si les Indiens étaient considérés comme des hommes, si les premiers immigrants les décrivaient souvent comme une « race » avenante, accueillante et quelque peu naïve, ils les qualifiaient aussi de sauvages (*savage*), ce qui signifie non-civilisé, fier et courageux, mais aussi violent et cruel. Un autre adjectif leur fut également appliqué : *wild*. Il connote l'appartenance à *wilderness* : un monde primitif, vierge, brut, en attente d'être domestiqué, structuré, organisé par la civilisation. L'expression *a wild man* désigne par ailleurs un homme extravagant, incontrôlable, versatile, indiscipliné, solitaire et déviant. En clair, les Indiens n'étaient pas des frères : ce fut une évidence de part et d'autre. Le drame vint de la mission civilisatrice que se donnait l'Homme Blanc : faire émerger l'Homme Rouge de la primitivité pour qu'il apparaisse en tant qu'homme, cette fois

civilisé, sur cette terre promise aux humains et dont eux, les Indiens, n'avaient été les premiers occupants que dans l'attente de la civilisation. S'ils s'y refusaient, ils se condamnaient à être déportés ou à mourir, car les terres qu'ils occupaient, Dieu les destinait à l'établissement d'un nouveau monde, refuge des opprimés de la terre et creuset d'un nouvel empire démocratique⁵. Pour de nombreux colons, si Dieu n'avait pas épargné les Philistins et autres peuplades implantées en Palestine, avant de remettre la terre aux fils de ceux qui suivirent Moïse à travers le désert, il n'y avait pas à épargner les Indiens. Ils ne le furent pas.

Un Indien mort habite le souvenir-écran que relate Jim MORRISON (1988) dans *Arden lointain*. Cette scène figure aussi dans l'ouverture du film *The Doors* qui raconte la vie de ce chanteur. Encore enfant, alors qu'il voyageait en voiture dans le désert, il fut témoin d'une scène d'accident : les corps ensanglantés d'Indiens proches de la mort étaient disséminés près de la carcasse d'un vieux « tacot ». Plus tard, Morrison devait affirmer que l'âme errante de ces Indiens, morts dans le *wilderness*, était venue l'habiter. Comme de nombreux auteurs nord-américains, il était obsédé par l'image d'un personnage de la « mythistoire⁶ » des États-Unis : l'Indien mort.

L'image contemporaine la plus répandue des Indiens des réserves présente des traits communs avec celle d'un autre peuple autochtone soumis à l'intrusion des Blancs qui fondèrent sur ses terres un État, les Aborigènes d'Australie. Une scène ne quitte pas ma mémoire⁷ : celle d'une « guimbarde bourrée de passagers » qui respirent un air surchargé de fumées de cigarettes et d'où émanent des vapeurs d'essence, d'alcool et d'huile carbonisée ; coiffé d'un Akubra ou d'un Stetson défraîchi sur lequel est fichée une plume d'oiseau, chaussé de *boots* ornementées de ferrures, un vieil homme à l'esprit embrumé agrippe d'une main tremblante une bouteille de *whiskey* ou une canette de bière ; les plus jeunes qui ont déserté l'école *sniffent* les gaz d'échappement d'une voiture dont le moteur crachote en attendant

⁵ Dans un message adressé à William Henry Harrison, alors gouverneur du territoire de l'Indiana, le président Jefferson définit sa politique à l'égard des Indiens selon les points suivants : vivre en paix, les introduire aux activités agricoles et à la sédentarisation, les pousser à devenir des citoyens américains. Aux groupes qui réagiraient par la violence aux pressions exercées sur eux, il serait répondu par la saisie de leurs territoires et leur déportation sur l'autre rive du Mississippi (John M. BLUM *et al.*, 1989 : 163).

⁶ Néologisme proposé par Jean-Paul Latouche pour rendre compte de l'intertextualité de l'histoire et du mythe dans les mythologies océaniques.

⁷ J'en fus le témoin dans le désert central (Northern Territory) qui aurait pu servir de cadre à la pièce du Montagnais Bernard ASSINIWI (1983).

l'ouverture de la pompe ; plus loin, près d'un supermarché, les porte-parole de la réserve bradent les droits de la communauté à des représentants *encravatés* de l'État et des compagnies minières ; plus tard, leur chèque en poche, ces mêmes porte-parole expliquent devant le conseil tribal qu'ils ont sauvé la communauté de l'asphyxie financière qui la menaçait et obtenu des autorités, auxquelles il aurait été vain de vouloir s'opposer, des compensations monétaires qui seront directement versées sur un compte bancaire communautaire dont ils ont la signature ; ils ont par ailleurs obtenu la promesse qu'un certain nombre d'emplois seraient réservés aux membres de la communauté, sans engagement ferme, cependant, du fait de la gravité de la crise économique dont les compagnies sont les premières victimes. Enfin, chacun se sépare avec la certitude d'avoir été dupé.

L'Indien mort, c'est aussi le regard et la voix du film de Francis Ford Coppola *Koyaanisqatsi*, le « Vieux Sage » (*Old Man*) dont l'esprit contemple, du haut de la falaise, un monde qui, pour avoir voulu bousculer le rythme et l'ordre de la nature, court frénétiquement à sa perte. Il est le véritable auteur des textes rassemblés par T. C. McLUHAN (1971), dans *Pieds nus sur la terre sacrée*, ainsi que le visage commun aux photographies de S. Curtis qui illustrent l'ouvrage où est transcrite la mise en garde que les Vieux Sages de différentes tribus ont adressé à l'Homme Blanc, au XIX^e siècle. Ils lui reprochaient de ne savoir construire qu'à la condition de détruire ce qui donne vie à la terre. Aujourd'hui encore, des Indiens protestent de ce que les décisions politiques concernant la protection de l'environnement se traduisent par la remise en cause de leurs droits de pêche, de chasse et de piégeage, plutôt que par l'assainissement des zones soumises à la pollution engendrée par l'industrie ou le trafic urbain.

L'Indien mort évoque encore l'*Indian Giver* dont Jack WEATHERFORD (1988) a fait le titre d'un ouvrage où il s'efforce d'établir que la société moderne nord-américaine est imprégnée, dans ses pratiques et ses institutions, par les cultures de ceux qui furent les victimes de son établissement. *A giver*, dans le langage populaire, est quelqu'un qui, loin de se satisfaire de donner, prend prétexte de ce don pour s'attribuer ou exiger quelque chose en retour, quelqu'un qui donne d'une main et reprend de l'autre, qui propose un don en échange d'une dette et dont la parole n'engage que celui auquel il la donne. Le fait est que, depuis leur confinement dans des réserves, nombre de sociétés indiennes semblent avoir été parcourues par une ligne de fracture : les vieux eurent en charge de gérer la réalité imposée par les autorités politiques et militaires américaines ou les Affaires Indiennes, tandis que les jeunes prenaient sur eux de refuser l'humiliation subie par leurs peuples et d'en faire payer le prix aux voyageurs et aux migrants. La filmographie nord-américaine abonde

de fictions mettant en scène le jeune Indien poussé à la violence par les provocations et les persécutions que lui font subir les autorités ou la communauté blanche. Il n'est pas rare qu'il parvienne à retourner momentanément la situation à son avantage, en entraînant ses poursuivants sur les terres de ses ancêtres, vers l'*Indian Way*⁸. Il lui faudra pourtant mourir ou être emprisonné car, même de nos jours, les bons Indiens sont des Indiens morts.

Les Indiens ont partiellement survécu au « nettoyage ethnique » qui, dans les premiers temps de l'extension de la Frontière vers l'ouest, les confina sur « l'autre rive⁹ » du Mississippi, puis dans des réserves le plus souvent pluriethniques. Ils survécurent également aux massacres et aux déportations. Certains d'entre eux acquirent le statut de héros nationaux pour être parvenus, par leur courage et le temps que se forge leur légende, à tenir en échec la pression militaire qui s'exerçait sur les territoires encore sous leur contrôle : Crazy Horse, Sitting Bull, Chief Joseph et Geronimo sont indéfectiblement associés à Kit Carson, Buffalo Bill et Custer dans l'imagerie du *Wild West*. Des Indiens, il y en a encore, mais inquiets de leur identité, car la réaffirmation de l'indianité passe désormais inéluctablement par un mode de vie qui remet fondamentalement en cause l'*Indian Way*, au point qu'il n'existe plus aujourd'hui, peut-être, que des *Native Americans*¹⁰, c'est-à-dire des autochtones *made in USA*.

Ainsi le « retour de l'Indien » correspond-il à l'affirmation d'une nouvelle indianité qui engendre la contestation de l'ordre social et politique actuel, mais également une littérature militante dont le poids vient aujourd'hui équilibrer celui de la littérature passéiste et nostalgique incarnée par un auteur tel que Dee BROWN (1970). D'une certaine façon, les romans de Tony HILLERMAN¹¹ participent de ce retour de l'Indien : sur un mode différent, cependant, car ses romans restituent les Hopis et les Navajos qu'ils mettent en scène dans une dimension actuelle et vivante. Il existe aujourd'hui une littérature amérindienne foisonnante que le cinquième centenaire de la découverte de l'Amérique a largement contribué à faire connaître.

⁸ L'*Indian Way* connote tout à la fois un paysage chargé de l'histoire des ancêtres et un mode de vie actuel dont le lien est constitué par un itinéraire.

⁹ L'ancien territoire de l'Oklahoma.

¹⁰ Terme « politiquement correct » pour désigner les Amérindiens dans la presse et la littérature.

¹¹ (1991) et (1992), pour ne citer que les premières traductions.

Un projet de société

Au XIX^e siècle, la Frontière était donc cette ligne de partage qui séparait le monde civilisé, celui des migrants, du *wilderness* encore occupé par les Indiens. Poreuse, fluctuante, cette ligne a parcouru les Appalaches, puis les Alleghenies, avant de se confondre avec les lits des fleuves Mississippi, Missouri et plus tard Rio Grande. Au nord, son déplacement s'est heurté aux intérêts français puis aux colonies britanniques ; au sud et au sud-ouest, elle n'a cessé d'entraîner des conflits avec les Espagnols puis les Mexicains. Enfin, elle s'est confondue avec les limites (*borders*) des territoires anglo-canadiens et mexicains et avec les lignes littorales des océans Atlantique et Pacifique, tandis qu'étaient réduites les dernières poches des anciens territoires indiens.

Il existait cependant deux autres lignes de partage propres au monde des Blancs. La première opposait l'immigrant qui avait acquis des biens et une certaine notoriété aux nobles et notables représentant les intérêts de la couronne d'Angleterre. La seconde marquait l'écart existant entre le *Native Born*, citoyen-proprétaire, et le *servant*, engagé sous contrat et obligé de travailler pour un maître jusqu'au remboursement de la dette qui lui avait permis d'immigrer. Mais les notables, les propriétaires, les entrepreneurs et les engagés sous contrat appartenaient au « monde civilisé », celui-là même que, plus tard, les soldats envoyés au Viêt-nam devaient nommer *the World* — signifiant ainsi sa correspondance exclusive avec l'*American Way of life* —, tandis que les territoires contrôlés par le Viêt-cong devenaient l'*Indian Country*.

Sur l'autre bord de la ligne imaginaire qui séparait la civilisation des espaces sauvages étaient situés non seulement les Indiens, mais également les Noirs venus d'Afrique. Ces derniers libéraient des contraintes de l'agriculture les colons blancs dont ils étaient les esclaves, tandis que les Indiens étaient plutôt représentés comme des guerriers, des chasseurs nomades qui peuplaient la terre au même titre que les animaux sauvages. Les Indiens avaient la réputation de ne pouvoir être que de mauvais esclaves et de mauvais propriétaires d'esclaves — ce fut reproché aux Séminoles —, tandis que les Noirs étaient censés être de bons captifs si l'on savait s'y prendre. Les uns et les autres, cependant, restaient considérés comme des « sauvages ».

Qu'est-il advenu de l'Indien mort ? Il me semble opportun de convoquer une figure du passé en l'appelant du nom qui fut autrefois le sien et qui connotait son appartenance aux espaces sauvages : *Injun*. Ce terme fut parfois repris lors du conflit du Viêt-nam pour désigner les maquisards. L'*Injun* est la double figure du guerrier féroce et du Vieux Sage. Il est une âme errante qui témoigne de

temps révolus et contemple le monde d'un œil de visionnaire désabusé. S'il est toujours vivant, il se laisse prendre par l'alcool d'où il tire une plus grande capacité de voir ce que prédisent les mots, ce que révèlent les visages, ce que cache l'horizon. L'*Injun*, c'est aussi le jeune militant ou le voyou, parfois les deux, pris au piège de l'image hollywoodienne de son appartenance « ethnique » : certains jeunes envoyés combattre au Viêt-nam furent ainsi systématiquement désignés comme éclaireurs ou tête de file, tant leurs supérieurs étaient persuadés qu'en tant qu'Indiens, ils étaient plus capables que d'autres de déjouer les pièges tendus par les Viêt-cong. *Injun* rejoint encore la figure du Vieux Sage pour représenter l'autochtonie : le Vieux Sage reste associé à tout l'imaginaire de l'Ouest (voyageur, éclaireur, trappeur, mineur, joueur, hors-la-loi, etc.) ; l'*Injun* quant à lui évoque le jeune qui refuse un monde à ses yeux inerte et sans espoir, mais se refuse également à le subir.

Comme en témoigne W. L. KATZ (1986), l'Indien, comme figure de l'autochtonie, est aujourd'hui également revendiqué par les Noirs. Il s'est en effet constitué, au temps de la Frontière, des communautés d'Indiens noirs, issues d'anciens esclaves qui avaient été accueillis par des groupes indiens (notamment les Séminoles). À ce titre, des Noirs peuvent revendiquer un lien au sol qui ne doit rien à une émancipation tardive dont les effets ne leur ont jamais permis d'obtenir une citoyenneté effective. Cette redécouverte de l'Indien noir permet également de relativiser la participation de soldats noirs (*Buffalo Soldiers*) à la répression des communautés indiennes réfractaires ou insoumises.

LA FRONTIÈRE COMME IDÉOLOGIE

La métaphore topologique

Après avoir passé en revue les différents registres de représentation de la Frontière, il faut maintenant chercher à établir ce qui les noue les uns aux autres. Pour soutenir mon point de vue, je prendrai la topologie des surfaces comme support métaphorique. L'avantage d'une telle démarche réside dans le fait qu'une surface ne connote pas, *a priori*, des réalités humaines.

Tout d'abord, comme d'autres avant moi, je considère que *the World* est un disque (fig. 1). Une telle assertion implique deux conséquences : d'une part, dessiné sur une feuille de papier, ce disque fait apparaître des points qui lui appartiennent et d'autres qui lui sont extérieurs, ce qui définit deux régions, l'une interne et l'autre externe ; d'autre

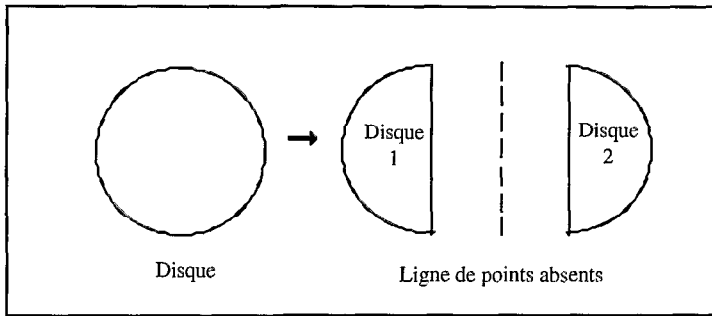


FIG. 1. — Figure topologique.

part, ce disque détermine deux points de vue, l'un par le dessus et l'autre par le dessous. La ligne de bord du disque donne ainsi consistance à deux régions et deux points de vue. Je constate enfin que si je coupe le disque selon un diamètre, j'obtiens deux disques (matériellement deux moitiés de disque mais qui, par transformation continue, sont équivalentes à deux disques). La ligne de coupure fait bord : pour passer d'un disque à l'autre, il me faut franchir successivement la ligne de bord de l'un puis de l'autre ; mais il me faut aussi franchir une ligne manquante faite des points éliminés par les ciseaux, une absence de points. Je définis cette *border line* qui sépare les deux cercles comme une ligne de bordure de rang 3. Rapportée à mon propos, cette dernière correspond à la ligne du littoral américain dont le franchissement par l'immigré venu du vieux continent est censé représenter, dans l'idéologie nord-américaine, trois séparations : une coupure physique (réelle) avec le sol d'origine ; une coupure symbolique (du registre de la loi) avec les institutions du vieux continent ; une coupure imaginaire (de l'ordre des représentations) avec le passé — l'immigrant est un homme nouveau, en rupture de traditions, dont le destin s'incorpore à celui d'une Amérique perçue comme un espace vierge, encore sauvage, ouvert et disponible.

J'inscris maintenant le disque sur un cylindre (fig. 2). Il conserve les mêmes propriétés, mais à la suite de sa coupure, je constate que si ses deux parties restent dissociées, je peux me rendre d'une partie dans l'autre sans avoir à franchir la ligne des points absents. Je peux qualifier cette *border line* de ligne de bord de rang 2. Métaphoriquement, je mets ainsi en évidence les limites territoriales des États sur un double registre : celui des limites des colonies espagnoles et britanniques, qui sont négociables, si nécessaire, selon un argumentaire musclé, et celui des frontières des États de l'Union en tant qu'elles sont acquises sur cet espace intermédiaire qui a pour nom *wilderness*.

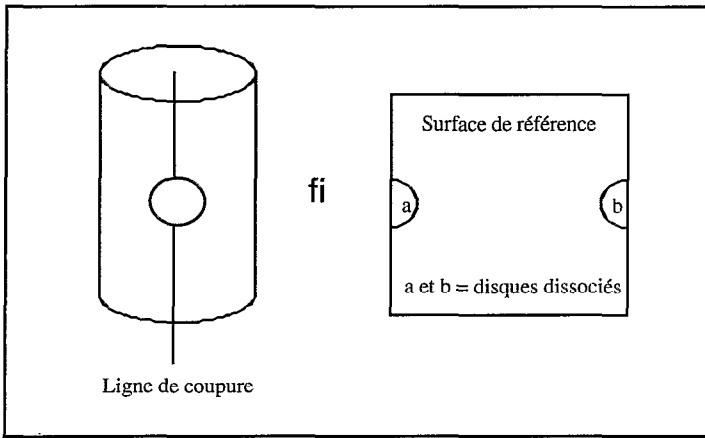


FIG. 2. — Figure topologique.

Enfin, j'inscris ce cercle sur un tore (fig. 3) pour constater que deux coupures non équivalentes ne déchirent pas la surface de référence qui, à la suite de la première coupure devient un cylindre et à la suite de la seconde une portion de plan. Cette *border line* est de rang 1 : c'est la ligne de contact entre les espaces occupés par les Indiens et les *settled areas*. Inscrite à l'intérieur même du territoire de l'Union, elle n'a d'effet que provisoire ; solution d'attente pour les Blancs, les traités qui la garantissent n'engagent jamais que les Indiens.

La conférence de Turner et sa résonance

De fait, la Frontière était une ligne de bord qui ne faisait pas coupure : il fut donc légalement possible de prononcer sa disparition. Or, c'est précisément lorsqu'il fut décrété qu'il n'y avait plus de Frontière (1890) que celle-ci ressurgit, avec une vigueur inattendue. Je veux parler de la conférence de Turner en 1893, venue ainsi marquer le renouveau du Rêve Américain.

Pour TURNER (1986), la Frontière n'était plus seulement cette ligne de démarcation entre les espaces civilisés (*the World*) et les espaces sauvages (*wilderness*) ; elle devenait le creuset, la matrice où s'était forgée l'âme américaine, caractérisée par l'esprit d'entreprise, la capacité à prendre des risques en affrontant l'inconnu, la détermination à gagner, l'exigence démocratique. Ces qualités, les Américains les avaient acquises dans et par ce retour aux origines que leur imposaient

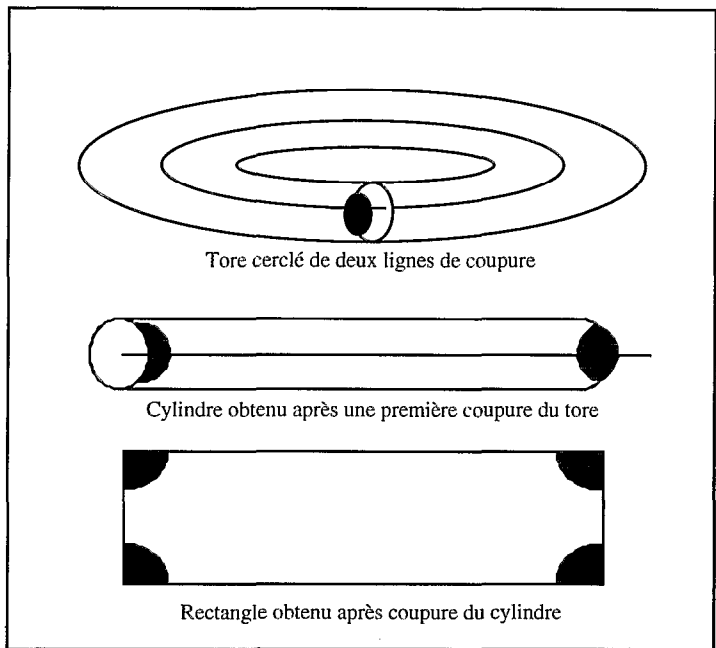


FIG. 3. — Figure topologique.

ces espaces sauvages où la vie était simple et exigeante. Mais surtout, ce retour les avait contraints à parcourir à nouveau le chemin du progrès qui conduit de l'état sauvage à la civilisation achevée. L'*America*, dans l'esprit de TURNER, était un lieu de renaissance dépouillé des oripeaux de la vieille Europe : c'est ce que j'ai présenté plus haut comme une coupure de rang 3. Quant à la Frontière, elle était érigée en un terme total qui résumait l'histoire nord-américaine, identifiait un projet de société et en fixait le but. D'une part, une telle assertion dotait la société nord-américaine d'un passé ancré sur le territoire même des États-Unis ; d'autre part elle légitimait la prise de possession de ces espaces, quel qu'en fût le prix payé par les Indiens — tués ou réduits à la survie —, car la Frontière était devenue l'inscription dans l'histoire du Destin Providentiel des États-Unis.

« The most significant thing about the American frontier is, that it lies at the hither edge of free land. [...] Thus the advance of the frontier has meant a steady movement away from the influence of Europe, a steady growth of independence on American lines. [...] Movement has been its dominant fact, and, unless this

training has no effect upon a people, the American energy will continually demand a wider field for its exercise » (TURNER, 1986).

Et Turner fit école.

Depuis cette annonce, les États-Unis se sont trouvés pris dans différents conflits qui les ont opposés à des puissances européennes et asiatiques. Lors des deux guerres mondiales, cependant, il apparut qu'une partie non négligeable de l'opinion publique était opposée à l'entrée en guerre de leur nation aux côtés de l'ancienne métropole. Il fallut la menace représentée par l'extension du communisme en Europe et en Asie, pour que les États-Unis s'engagent plus avant dans la destinée d'un monde qu'ils envisageaient de dominer économiquement et militairement. Cet engagement fut plus décisif encore lorsque, à la suite des guerres de Corée, d'Indochine et d'Algérie (ces deux dernières étant des guerres françaises), il fut évident que les prochains affrontements se joueraient moins sur le registre des limites territoriales (*borders*) que sur celui de la Frontière : la subversion communiste se moquait des lignes de front et des frontières internationales et se manifestait jusque dans le voisinage immédiat des États-Unis, tandis qu'un affrontement direct avec l'URSS n'était envisageable que comme issue ultime et suicidaire. Il était clair néanmoins que l'image des États-Unis se détériorait à l'extérieur et s'érodait à l'intérieur, sans susciter d'autre dynamique que le souci de préserver les acquis sociaux et matériels dus à une forte croissance économique.

Le président Kennedy fit de la Nouvelle Frontière (*New Frontier*) son cheval de bataille sur trois fronts. Le premier, politico-militaire, fondé sur la doctrine de la *counterinsurgency*, conduisit à l'engagement militaire au Viêt-nam. Le deuxième, socio-économique, fut centré sur les droits civils des diverses composantes du peuple américain et tout particulièrement des Noirs, sur le *Welfare*, c'est-à-dire l'aide aux plus démunis, et sur le développement des pays du tiers monde afin de les soustraire à la tentation communiste. Le troisième front fut celui de la *High Tech* dont l'image la plus populaire correspondit à la conquête de l'espace. Ce signifiant, Nouvelle Frontière, était destiné à redonner une consistance au Rêve Américain, la société nord-américaine se trouvait ainsi sollicitée de retrouver la cohésion nécessaire pour restaurer et promouvoir le Destin Providentiel des États-Unis, ce qui impliquait l'émergence de nouveaux « Hommes de la Frontière » (*Frontiersmen*) : les « Corps de la Paix » (*Peace Corps*), les Astronautes et les « Bécots Verts ». La Nouvelle Frontière dessinait ainsi a *New American Mythic Landscape* qui eut ses effets :

« [...] a conception of the world as a battleground between forces of Light and Darkness, a hastily acquired knowledge of savage

landscape and enemy, a belief in the special virtue of Americans in contrast to the colonial past of the Europeans, and an absolute faith in American righteousness and "mission" » (HELLMANN, 1986 : 14)...

pour reprendre les termes d'un auteur qui fait également état de ce que, pendant les quatre premiers mois de 1966, le recrutement de futurs Béréts Verts¹² fut stoppé tant il y avait de candidats. Après la mort du président Kennedy puis l'assassinat du pasteur Martin Luther King Jr. et l'offensive du Têt au Viêt-nam, il apparut que les grandes lignes de force qui animaient la Nouvelle Frontière comportaient leur envers : la *High Tech* qui permettait à des équipages américains de parcourir quelques régions lunaires fut mise en échec au Viêt-nam érigé alors en laboratoire des techniques de guerre les plus sophistiquées. Les *Vietnam Vets* (vétérans), dont un nombre toujours plus important rentrèrent au pays blessés, mutilés ou drogués, furent fraîchement accueillis quand ils ne furent pas conspués par des militants pacifistes. Sur le plan intérieur, des mouvements toujours plus radicaux s'implantèrent parmi les Noirs et les Amérindiens tandis que se développaient, y compris parmi les jeunes de familles aisées, des mouvements contestataires ou protestataires dont le plus spectaculaire fut peut-être celui dit de Haight-Ashbury, du nom d'un quartier de San Francisco érigé en pôle du mouvement hippie (STEVENS, 1988).

La suite demeure présente à nos mémoires, de la démission peu glorieuse du président Nixon à la défaite électorale du président Carter, l'*America*, comme tous les pays développés, se trouva confrontée à des crises politiques et économiques qui remirent en question les acquis des années soixante. Les tentatives de restaurer l'image extérieure de la puissance américaine se soldèrent par des échecs troublants, en Iran et au Nicaragua. Sur le plan intérieur, l'insécurité et l'insalubrité gagnèrent les zones urbaines. Avec l'arrivée au pouvoir du président Reagan surgit une nouvelle doctrine qui prit son nom et se voulut salvatrice. L'accent fut mis sur le potentiel offensif des États-Unis contre le communisme à l'extérieur et le démantèlement des dispositifs de protection sociale ou considérés comme tels à l'intérieur. Les États-Unis restructurèrent leur dispositif militaire selon une doctrine dite *LIC* (*Low-Intensity Conflict*) : il s'agissait d'être en mesure de multiplier les interventions ponctuelles

¹² Du fait d'un retournement spectaculaire de la situation militaire intervenue après la mort du président Kennedy, qui vit les USA s'engager très directement dans le conflit, les forces spéciales cessèrent d'incarner les héros de la Nouvelle Frontière pour représenter des tueurs froids et disciplinés ou délirants, tels ceux du film de Francis Ford Coppola, *Apocalypse Now*.

à l'extérieur, partout où les intérêts supérieurs des États-Unis étaient considérés comme menacés, ce qui incluait la lutte contre la drogue ; il s'agissait également de réduire l'aide dispensée aux populations économiquement dépendantes à l'intérieur, afin de relancer l'économie et de substituer à l'assistanat, au *welfare*, un nouvel esprit de compétition. Dans le même temps, le président fit retour à la *High Tech* par le lancement d'un nouveau programme de défense spatiale comme moteur techno-économique et outil de déstabilisation de l'URSS qu'il s'agissait d'engager dans une nouvelle course aux armements qu'elle ne pouvait soutenir. Le coût social de ces mesures fut énorme : augmentation du chômage et du nombre des laissés-pour-compte ; ravages de la drogue et de la *gun culture* ; croissance exponentielle de l'insécurité dans les villes ; fractures ethniques et poids de l'immigration sauvage. La poursuite de cette politique valut au président Bush une défaite électorale cuisante malgré les succès politiques et militaires extérieurs voulus et préparés par son prédécesseur (retournement politique au Nicaragua, guerre du Golfe et démembrement de l'Union soviétique).

Bill Clinton, actuel président des États-Unis, a voulu inscrire son action dans l'héritage de J. F. Kennedy. Mais un débat demeure : convient-il, comme l'ont successivement cru les présidents Reagan et Bush, de laisser la Nouvelle Frontière produire ses effets jusqu'au moment où le corps social sécrètera de nouvelles dynamiques aux effets mesurables en termes de puissance politique et de croissance économique ? Ou bien faut-il d'abord, comme le voudraient certains démocrates, s'attacher à contenir l'émergence de formes sociales que les impasses du Rêve Américain poussent vers une marginalité toujours plus menaçante, comme l'attestent l'économie parallèle de la drogue fondée sur des réseaux fortement structurés et l'émergence de gangs contrôlant les *inner cities* ? Un autre symptôme de l'effondrement prévisible du Rêve Américain se traduit par le refus d'un nombre toujours plus important d'immigrants hispanophones légaux ou illégaux de considérer l'anglais comme nécessaire à leur insertion aux États-Unis, ainsi que par l'émergence, chez les tenants de la culture dominante (*Wasps*), de comportements sociaux caractéristiques des minorités (repli sur soi, affirmation des valeurs traditionnelles, retour du généalogique). C'est bien ce que mettent en évidence les travaux de R. ALBA (1990) qui abandonne l'idée du creuset où venaient se fondre les immigrants de l'Ancien Monde, pour conclure à "*the Emergence of the European Americans*" comme une des composantes du peuplement de l'Amérique.

Un nouveau *wilderness* travaille aujourd'hui la société nord-américaine : la violence des rues, l'économie de la drogue, le refus de la langue américaine, la pauvreté, l'urbanisme déshumanisé... Dans cette dernière forme du Nouveau Monde, l'altérité connote non plus

un projet de société (*the melting pot*) fondé sur l'insertion puis l'intégration des migrants, mais un « danger immédiat » : si l'on comptait les armes et les dispositifs de sécurité et de défense actuellement mis en œuvre par une partie de la population, l'inventaire n'en serait pas moins impressionnant que celui établi par C. P. RUSSELL (1967) pour les *Mountain Men* du XIX^e siècle. La Nouvelle Frontière suscite également un renouveau littéraire extrêmement riche. J'ai été particulièrement frappé par la floraison de pièces de théâtre et de musique qui réaffirment la puissance du langage comme matière et opérateur d'un nouveau rapport au monde selon deux directions immédiatement repérables : l'une pointe le champ des certitudes acquises, soit la consolidation et la restructuration du *self* selon des modalités quasiment religieuses qui imprègnent, dans leur diversité même, les univers sociaux nord-américains (BLOOM, 1992) ; l'autre se tourne vers l'image de l'Indien mort et vers l'imaginaire associé à cette évocation pour les ériger en modèle éthique (*Right Stuff*), comme en témoignent les textes de Jim Morrison ou les pièces de Sam Shepard (MARRANCA, 1981).

*
**

La frontière apparaît ainsi, du fait de l'intervention de TURNER, comme un terme baroque qui est son propre antonyme. Dans la littérature nord-américaine, les *Frontiersmen* sont représentés par des personnages exaltants : Daniel Boone, Kit Carson, Buffalo Bill, Davy Crockett et d'autres qui incarnent des moments singuliers de l'extension vers l'ouest des États-Unis. Tous ont cependant en commun de s'être illustrés comme des *Indian Killers*. Comme l'a fait très pertinemment ressortir H. N. SMITH (1970), c'est pour s'être immergés dans la sauvagerie qu'ils sont devenus des héros civilisateurs. Quant à Mark TWAIN (1883), il nous donne de la Frontière l'image très dure d'un univers en formation où affluent aventuriers douteux, hommes d'affaires véreux et pauvres hères que côtoient des hommes avisés, courageux et entreprenants, un univers où les rapports de force ont valeur de loi. La Frontière est donc à l'origine un univers désordonné en expansion qui fait place à des établissements humains peu à peu contrôlés par les institutions. La Frontière, dans ce premier temps, correspond à une visée, à un projet. La force de l'intervention de TURNER (*idem*) est d'en avoir fait une cause fondatrice : pour lui, la Frontière est le lieu où s'est forgé l'esprit pionnier comme source et moteur du Destin Providentiel et du caractère du peuple américain, dont la diversité d'origines et de statuts sociaux se trouve ainsi occultée. En ce sens, par ses effets, l'intervention de TURNER constitue bien un événement : ainsi connoté, le terme de Frontière a pu servir à stigmatiser plus tard le projet inhérent à toute situation de crise qui menacerait les fondements de la société nord-américaine (SLOKIN,

1992). Appliqué comme métaphore à ces situations, ce terme dénote, de fait, l'échec d'un projet ou d'une politique (le retour au *wilderness* sous une forme postmoderne) mais il connote en même temps la certitude qu'il s'agit là d'une étape nécessaire pour la réalisation du Rêve Américain. Et il se trouve des gens pour y croire et invoquer ce mot afin de justifier des situations qui mériteraient d'être analysées plus clairement. La Frontière est devenu le cri de ralliement (*wake-up call*) des « fous du Rêve Américain ».

Ce qui paraît déterminant, en l'affaire, c'est à quel point un mot, Frontière, a pu s'émanciper de ses contextes de dénnotations géographiques et historiques pour acquérir, dans le langage, une autonomie telle qu'il s'est institué comme l'origine et le point d'aboutissement d'un projet social utopique et d'un rêve millénariste.

Reprenons sur un registre sommaire les différentes dénnotations attachées à ce terme : la Frontière est l'inscription possible, sur une carte, des différents états du front pionnier au cours de l'histoire de la formation politique et territoriale des États-Unis. Elle correspond, de ce fait, à un ensemble de connaissances symboliques et de repères géographiques, démographiques et historiques. On peut donc la déclarer close, comme l'a fait le directeur du recensement en 1890, dès lors que ce terme ne dénotait plus ces réalités. Mais ce dernier a subsisté dans la langue pour s'instituer en origine et aboutissement non seulement d'un projet achevé, les États-Unis, mais aussi d'un projet à venir : le Rêve Américain, le Destin Providentiel. Frontière, ce mot est désormais indissociable de l'imaginaire d'un peuple, et le sens nouveau qu'il prend en charge au point de justifier toutes les violences — l'esclavage des Noirs et la destruction des Indiens, toutes actions théoriquement peu compatibles avec les idéaux d'une société démocratique — correspond à une dette symbolique contractée avec le langage et devenue réelle, c'est-à-dire impossible à combler. Effet de l'immigration, cette dette se traduit par la perte des traditions et de la langue du groupe d'origine, par la rupture brutale et manifeste avec les traditions familiales, par une coupure radicale, enfin, dans la transmission des savoirs propres à cette communauté première. La Frontière est une tentative pour colmater un trou, une perte irréductible dans le langage et qui, de ce fait, autorisait que l'on imposât une violence équivalente aux Amérindiens et aux Noirs. Il apparaît ainsi que comme source et comme projet la Frontière ne peut s'achever.

BIBLIOGRAPHIE

- ALBA (R.), 1990. — *Ethnic Identity. The Transformation of White America*, Yale University Press.

- ASSINIWI (B.), 1983. — *Il n'y a plus d'Indiens*, Ottawa, Lemec.
- BLOOM (H.), 1992. — *The American Religion. The Emergence of the Post-Christian Nation*, New York, Simon & Schuster.
- BLUM (J. M.) *et al.*, 1989. — *The National Experience, a History of the United States*, New York, Harcourt Brace Jovanovich Publishers (1^{re} édit. : 1963).
- BROWN (D.), 1970, 1988. — *Enterre mon cœur*, Paris, Arista.
- CUSTER (G. A.), 1966. — *My Life on the Plains*, University of Nebraska Press.
- GARREAU (J.), 1988. — *Edge City. Life on the New Frontier*, New York, Anchor Book.
- HELLMANN (J.), 1986. — *American Myth and the Legacy of Vietnam*, Columbia University Press.
- KATZ (W. L.), 1986. — *Black Indians. A Hidden Heritage*, New York, Atheneum.
- MC LUHAN (T. C.), 1971. — *Pieds nus sur la terre sacrée*, Paris, Denoël.
- MARIENSTRAS (É.), 1976. — *Les Mythes fondateurs de la Nature Américaine*, Paris, Éditions Complexe.
- MARRANCA (B.), 1981. — *American Dreams, the Imagination of Sam Shepard*, New York, PAJ Publications.
- MORRISON (J.), 1988. — *Arden lointain*, Paris, Christian Bourgois.
- RUSSELL (C. P.), 1967. — *Firearms, Traps & Tools of the Mountain Men*, University of New Mexico Press.
- SMITH (H. N.), 1970. — *Virgin Land. The American West as Symbol and Myth*, Harvard University Press.
- SCOTT (M. K.), 1993. — *Monster, the Autobiographie of an L.A. Gang Member*, New York, The Atlantic Monthly Press.
- SLOKIN (R.), 1992. — *Gunfighter Nation. The myth of the Frontier in Twentieth Century America*, New York, Harper Perennial.
- STEVENS (J.), 1988. — *Storming Heaven LSD and the American Dream*, London, William Heinemann.
- TURNER (F. J.), 1986. — *The Frontier in American History*, University of Arizona Press.
- TWAIN (M.), 1883. — *La vie sur le Mississippi*, Paris, Payot, 2 vol.
- UTLEY (R. M.), 1988. — *Cavalier in Buckskin*, University of Oklahoma Press.
- WEATHERFORD (J.), 1988. — *Indian Giver*, New York, Fawcett Columbine.